

# Notes d'un chef d'escadron

Autor(en): **Poudret, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **51 (1906)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338453>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Notes d'un Chef d'escadron

---

En 1905, la compagnie que je commande a eu un de ces cours de répétition, à longue période préparatoire, terminé par les journées des manœuvres de corps.

Ce genre de service qui revient périodiquement pour les différentes unités est toujours le bienvenu. On en profite pour travailler dans le détail, pour corriger ce qui a le plus manqué les années précédentes et surtout, pour préparer la troupe au rôle de cavalerie divisionnaire, rôle qu'elle aura à remplir durant les quelques jours de manœuvres.

Seul et généralement dans un bon village, le bienheureux escadron peut se mettre à l'aise et donner à ses cantonnements un caractère de « confort » et de permanence tout à fait réjouissant.

Les chevaux, dans la paille jusqu'aux jarrets, trouvent, sans doute, que si les randonnées des manœuvres de cavalerie ont quelque chose de grisant, il y a cependant un temps pour tout et que, par ci par là, un service moins émotionnant et plus calme, où l'on mange à sa faim et à des heures régulières, tout comme un dyspeptique au régime, a bien son charme.

La troupe elle, est du même avis, sans doute, et pour les mêmes motifs.

Quant au commandant il a plusieurs raisons d'être pleinement satisfait.

En premier lieu, plus que dans n'importe quel autre service, il a conscience du sentiment de sa responsabilité ce qui le grandit à ses propres yeux et ce qui va constituer pour l'accomplissement de la tâche qui lui incombe le plus efficace des stimulants. Et puis... il faut bien l'avouer, il est peut-être aussi de l'avis de César et trouve plus de plaisir à être le premier dans un village que le second à Rome!

Si le capitaine est comme on le dit parfois « le roi » de l'escadron, cette royauté complète est d'une durée bien éphémère dans un cours de répétition habituel dont le « Vorkurs »

n'excède guère 1 ou 2 jours ; et encore, pendant ce laps de temps si court, n'est-il pas même certain d'avoir son unité entièrement à sa disposition ; en effet, les commandants de régiment sont parfois aussi des gens « avides de domination » et plus d'un ne peut attendre patiemment le moment où il aura en mains et réunis ses trois escadrons ! Finie alors la royauté des capitaines, ou du moins ne subsiste-t-elle que pour ce qui touche au service intérieur.

Mais dans le cas qui nous occupe rien de pareil ! Administration, organisation, vivres et fourrages, instruction à cheval et à pied, tir de combat, tout en un mot dépend du chef d'unité. De lui dépendent dès lors aussi les résultats du cours entier. Si les progrès qu'on aurait dû réaliser sont nuls, si le temps n'a pas été employé avec discernement, si le concours précieux des officiers et la bonne volonté de la troupe n'ont pas été suffisamment utilisés, à lui, à lui seul la faute !

Si par contre, grâce à un travail basé sur un plan bien mûri, poursuivi consciencieusement et avec énergie, il a réussi à combler dans la mesure du possible les lacunes que le décousu inévitable des manœuvres des années précédentes n'a pas permis de corriger, si sa troupe a été bien préparée aux exigences des deux jours de service avec la division combinée, le chef d'escadron peut considérer les résultats obtenus avec un légitime orgueil.

A vrai dire, la tâche, intéressante au plus haut point, n'est pas trop difficile à remplir puisque, comme nous l'avons vu plus haut, elle s'exerce dans les meilleures conditions possibles.

Le manque de temps, cette insupportable plaie de nos services en Suisse, ne fait pas sentir ses effets énervants. Les matinées qu'on peut allonger en toute liberté, suivant les besoins, sont employées à des exercices de campagne dans des terrains faciles à varier. L'après-midi suffit amplement au service à pied, aux théories et surtout aux minutieuses inspections de chevaux. En commençant de bonne heure on trouve son temps pour tout et on peut du reste beaucoup exiger d'une troupe qui n'a pas de nuits à passer aux avant-postes et qui, chaque jour, rentre dans de bons cantonnements tout installés.

Mais, ce qui cause peut-être le plus de satisfaction, aux officiers du moins, c'est de pouvoir, à la fin du cours préparatoire, amener aux manœuvres des chevaux *entraînés*.

Dans un service ordinaire il faut, coûte que coûte, marcher

ferme, parfois déjà le second jour et cela avec un matériel de chevaux peu homogène ; les uns sont ventrus, les autres trop allégés et c'est dès lors pour chacun un véritable cauchemar que de prévenir le surmenage, les boiteries et surtout les maudites blessures de selle. Je crois que les progrès et les résultats obtenus sous ce rapport, ces dernières années constituent un tour de force de la part des cadres et qu'il est juste de le signaler.

On ne se représente peut-être pas toujours ce que cela exige de connaissances, de soins et surtout de surveillance sans relâche !

Dans notre cas, tout est simplifié. Un travail progressif, mais d'assez longue durée, fait rapidement disparaître les « ventres à foin » ; les suppléments d'avoine redonnent de la force et de la vie aux faibles et cela dans un laps de temps prodigieusement court.

Il faut tenir compte aussi du fait que les chevaux en tout à fait mauvais état ont presque entièrement disparu de nos unités, grâce au contrôle très sérieux exercé depuis quelque temps sur toutes les classes d'âge et non plus seulement comme jadis sur les recrues de l'année.

Il est inutile de faire observer ici combien ce travail d'entraînement et de mise en état profite à la troupe, aux cadres et spécialement aux commandants de peloton. On observe, on cherche, on trouve en général, en tous cas on apprend et l'émulation se mettant de la partie chacun met son point d'honneur à présenter au chef d'escadron des escouades au grand complet. C'est ainsi que peu à peu on devient l'homme de cheval qui doit doubler tout officier de cavalerie.

\* \* \*

L'escadron ou la compagnie ayant à fournir un travail de cavalerie divisionnaire, c'est tout naturellement au service de sûreté et au service de patrouilles qu'il s'agit de donner le plus de soins. Occupons-nous de ce dernier et tenons-nous en aux patrouilles de sous-officiers puisque, à mon avis du moins, ce sont elles qui fournissent matière au plus grand nombre de réflexions.

On entend dire fréquemment que ces patrouilles ne « rendent pas » et je suis le premier à reconnaître le bien fondé de cette

critique; j'en ai eu encore l'an dernier des preuves indiscutables pendant le cour de répétition de ma compagnie.

Je ne parle pas, et à dessein, des manœuvres, car là, la patrouille la mieux instruite, la mieux stylée et la mieux montée ne peut trop souvent résoudre la tâche qu'on lui donne, faute de temps, faute d'avance. Il est évident que si une patrouille n'est détachée, dans le cas d'une marche en avant, *qu'au moment même où l'infanterie se met en mouvement*, elle n'arrivera jamais et avec la meilleure volonté du monde à envoyer des renseignements en temps utile. Ceci est tout spécialement vrai lorsqu'il s'agit d'un terrain aussi coupé que le nôtre!

On ne se rend pas compte qu'une patrouille a besoin de temps pour gravir les hauteurs, passer les marais et qu'une fois les obstacles franchis, il lui en faut encore pour pouvoir observer, orienter le porteur du rapport qui, lui non plus, ne peut en quelques secondes se trouver comme par enchantement auprès du supérieur pour lequel il travaille. Pendant ce temps, l'infanterie avance sans interruption sur une bonne route et si, à un moment donné, elle se trouve inopinément sous le feu de mitrailleuses, elle aurait tort d'en faire des reproches à un organe qui l'aurait avertie pour peu qu'on lui eût laissé l'avance nécessaire.

Si je reviens sur cette éternelle question c'est qu'elle a toujours de l'actualité et que des exemples récents sont encore frais dans ma mémoire.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'établir que, néanmoins et même dans des conditions normales, nos sous-officiers ont encore énormément à apprendre sous le rapport des patrouilles.

Voyons un peu comment les choses se passent dans les exercices de l'escadron isolé.

\* \* \*

On prend une supposition, très simple, de service de cavalerie divisionnaire. Un officier, quelques hommes et des fanions marquent l'ennemi. Trois ou quatre sous-officiers reçoivent une tâche de patrouille et afin que peu à peu chacun ait son tour, on fait, si possible, deux exercices dans la même demi-journée.

Chaque patrouille est suivie par un officier *qui n'a pas à intervenir* et qui rend compte de ses observations au chef d'escadron avant la critique.

\* \* \*

Après avoir répété son ordre, regardé sa carte vaguement et par acquis de conscience, notre chef de patrouille appelle ses hommes, s'annonce partant d'une voix retentissante, tord l'encolure de son cheval et part... ou ne part pas de suite suivant que sa monture à une conscience plus ou moins nette des galops qu'elle devra fournir tout à l'heure ! Il faut dire à la louange de l'homme et de la bête que la résistance est courte ; bientôt tous deux s'ébranlent avec conviction et entrain.

De l'entrain, il y en a trop parfois et en voyant tant de fougue, on ne peut s'empêcher de songer à ces maudits chevaux qui, en courses, vous arrachent les bras pendant les premiers mille mètres et auxquels il ne reste plus rien pour l'effort final !

Le bel élan du début est hélas généralement brisé à la première croisée de route ou tout au moins à la première résistance.

Reçoit-on du feu, on s'arrête, on stationne, on hésite, on recule pour avancer de nouveau, tête baissée, contre le même obstacle. En un mot, on se laisse hypnotiser par un ennemi d'une force insignifiante, un simple poste sans importance pour la solution de la tâche ! Ce n'est qu'après un temps très long qu'on se décide enfin à tourner l'obstacle, à profiter de sa mobilité pour faire un détour, souvent insuffisant encore, et chercher à gagner le point important. Beaucoup de précieuses minutes ont été perdues et, comme notre chef a *omis de s'orienter* avant de se mettre en route, c'est un peu au hasard qu'on chevauche maintenant dans un terrain qu'on ne prévoyait pas avoir à traverser.

Enfin, avec un peu de chance, un reste de flair et beaucoup d'objurgations impératives à sa monture, on arrive pourtant au but. Ici, il faut observer, se rendre compte, éventuellement *écrire* un rapport, tâche ardue, autrement plus redoutable pour notre brave patrouilleur que de traverser fossés et ravins ; finalement il faut, ou plutôt il faudrait, orienter l'homme qui va retourner en arrière, car le temps presse, on en a le sentiment, et cette dernière précaution, pourtant si nécessaire, se trouve par ce fait-là singulièrement négligée !

Bref, la rédaction est terminée, c'est l'essentiel ! Un soupir de satisfaction s'exhale de la poitrine haletante du chef ; le porteur du rapport lui, soupire aussi, mais d'une autre façon. Il regarde à droite puis à gauche, s'annonce partant, part plein

de bonne volonté mais bien peu sûr de son chemin et... arrive trop tard.

\* \* \*

Le tableau est poussé au noir, je m'empresse de le dire, mais, si je le présente sous cette couleur-là, c'est qu'il a un fond d'exactitude et aussi pour les besoins de la cause. Nous devons, en effet, nous atteler toujours plus, avec la dernière énergie, avec la plus persistante persévérance à cette tâche : Faire de nos hommes, dès l'école de recrues, des cavaliers débrouillards dans le terrain *et surtout former des sous-officiers sachant conduire avec bon sens et sang-froid des patrouilles utiles.*

A mon sens, c'est là le point faible dans notre arme.

L'officier, lui, est en général, on peut l'affirmer, à la hauteur de sa tâche.

Les cours de patrouilles, le soin qu'on donne à cette branche, le temps qu'on y consacre portent leurs fruits.

Il s'agit de s'occuper maintenant du sous-officier et, si la question est difficile à résoudre, ce qui est certain, c'est une raison de plus pour l'envisager en face.

Organiser des cours de patrouilles pour sous-officiers ne paraît pas possible ; mais peut-être, dans les écoles de recrues, malgré un programme très chargé, pourrait-on faire quelque chose de plus. Comme qu'il en soit, c'est spécialement sur l'école des cadres que nous devons nous rabattre. Là, nous devons obtenir des résultats.

Tout d'abord, y faisons-nous assez de lectures de cartes ? Je ne le crois pas.

Ma compagnie ne constitue probablement pas une exception et il est de fait que mes sous-officiers ne savent, en général, pas se servir de leurs cartes, aussi, ne trouvant en elles aucun secours, ne la consultent-ils pas volontiers.

Je ne crains pas de me tromper en affirmant que dans l'infanterie on consacre à cette branche beaucoup plus de temps que dans la cavalerie où pourtant elle paraît être encore plus nécessaire.

Il faut aussi s'ingénier à développer les exercices d'orientation ; faire, une fois par semaine par exemple, une course au clocher ou quelque chose dans ce genre et, si on craint de surmener les chevaux, rien n'empêche d'augmenter le nombre des chevaux de réserve.

Sans pouvoir arriver à en attribuer un à chaque élève, comme on le fait avec de si heureux résultats dans les écoles d'aspirants, on peut approcher de cet idéal.

Une fois les hommes rendus plus débrouillards, sachant s'orienter rapidement, on pourrait commencer, par *petites classes*, confiées si possible à un instructeur, le service de patrouille proprement dit. L'officier de troupe aurait pour tâche de suivre la patrouille sans intervenir ; l'instructeur agirait de même de son côté et ferait la critique.

Il n'est pas facile de diriger ces exercices-là ; il faut posséder une certaine routine et éviter de toujours vouloir corriger en cours de route. C'est au contraire en laissant le chef de patrouille se mettre « dans le pétrin » tout à son aise qu'on lui servira une leçon vraiment profitable.

Je sais parfaitement qu'on me fera des objections fort justes sur le petit nombre d'instructeurs disponibles, sur le manque de temps, sur le rôle trop effacé de l'officier de troupe, etc., etc. Je ne m'y arrête pas cependant car, pour difficile qu'elle soit, la question est soluble et je connais bien des officiers de troupes qui partagent en tous points cette manière de voir. C'est une affaire d'organisation et de bonne entente.

Ces exercices de lectures de cartes et d'orientation, la tendance encore plus marquée de pousser au travail individuel, l'instruction plus approfondie du service de patrouille, tout cela exigera, c'est certain, beaucoup de temps qu'il faudra prendre où on pourra. En rognant un peu sur l'école de soldat et davantage sur les « travaux de propreté » auxquels, à mon sens, on fait la part trop belle, on arriverait déjà à gagner quelques bonnes heures par semaine.

Nos hommes entrent à l'école de cadres déjà complètement formés en ce qui concerne l'entretien de l'équipement ; l'art de faire reluire une paire de sacoches ne devrait plus avoir de secrets pour eux après trois mois d'école de recrues !

Outre la perte de temps, il y a encore un autre point de vue à considérer et d'ordre moral.

Ne peut-on craindre, en effet, qu'en donnant, pendant l'école de cadres, une telle importance aux travaux de propreté, en astreignant, plusieurs heures par jour, le futur sous-officier à une besogne d'un intérêt très secondaire, on ne le prépare mal au rôle de chef qu'il aura à remplir ?

Si, plus tard, nos gradés ont trop souvent la déplorable habitude de vouloir mettre eux-mêmes « la main à la pâte » au lieu de commander, s'ils ne savent pas user carrément de l'autorité que devraient leur valoir leurs galons, c'est que, dans l'école où on les a formés on a peut-être laissé une confusion s'établir dans leur esprit; un bon sous-officier, pensent-ils, doit être, avant tout, un parfait brosseur!

Ecartons tout malentendu et donnons d'emblée à des hommes appelés à commander une idée très nette de leur future position. Faisons-leur voir clairement que ce que l'on attend d'eux c'est, avant tout, par dessus tout, les qualités qui font un chef : l'assurance, l'ascendant, l'énergie et l'autorité.

Ce facteur moral revêt une telle importance à mes yeux, que je me sens entraîné à pousser plus loin mes propositions. Je voudrais voir les élèves sous-officiers dispensés, non seulement de toutes les corvées de nettoyage (le mousqueton excepté), *mais encore du pansage lui-même.*

A première vue, cela paraît une énormité, et cependant, en y regardant de plus près, on ne voit pas très bien pourquoi on n'appliquerait pas à l'école de cadres une mesure qui paraît toute naturelle lorsqu'il s'agit de l'école d'aspirants.

L'instruction n'aurait certainement rien à y perdre; le futur brigadier prendrait l'habitude de faire, comme chef, l'inspection des chevaux et ce serait de nouveau une bonne heure gagnée par jour.

Mais, et ceci est de beaucoup le plus important, nos hommes prendraient conscience de leur rôle et de leur future position de gradé. Ils se rendraient compte que ce qu'on demandera d'eux c'est un commandement ferme et de l'autorité.

Ils prendraient l'habitude de faire travailler les autres et c'est en somme tout ce que l'on exige d'eux dans le service intérieur.

Chacun est d'accord sur la nécessité qu'il y a d'élever la position des sous-officiers, de leur faire acquérir plus d'assurance, plus d'ascendant; parmi d'autres moyens dont l'étude sortirait de notre cadre, il me semble que celui dont je viens de parler est à retenir.

On peut se demander aussi s'il n'eût pas été préférable d'ajouter à l'école de sous-officiers, et non à l'école de recrues, les dix jours de prolongation de service prévus dans la nouvelle

organisation militaire. Nos écoles de recrues produisent déjà, dans l'état actuel des choses, un résultat qu'on peut considérer comme satisfaisant. En peut-on dire autant des écoles de cadres? Je ne le pense pas. Un fait en tout cas est certain, c'est que les rapports des chefs d'unité sont à peu près unanimes à constater tout ce qui manque encore à nos sous-officiers pour pouvoir devenir les auxiliaires précieux dont on a si besoin. Ils ne semblent pas avoir participé dans une mesure bien forte au mouvement de progrès qu'on peut observer, d'une façon très nette, depuis quelques années.

Tout s'est transformé : l'armement, l'équipement, la remonte, l'équitation, le tir ; seule, l'aptitude du sous-officier ne paraît guère avoir varié.

Et, c'est le moment de le dire ici, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, car il est tel qu'on le fait.

Le zèle, la bonne volonté, le dévouement ne font certes pas défaut dans notre corps de sous-officiers, dont les éléments sont bons. On pourrait en obtenir beaucoup. Pour cela il faut, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, développer leur instruction et aussi, ne l'oublions pas, il est de toute nécessité d'augmenter leur prestige, à leurs propres yeux et vis-à-vis de la troupe. Il faut, *par la manière de les traiter*, leur faire une situation tout autre que celle qu'ils ont actuellement.

Mais je ne veux pas sortir davantage de mon sujet ; avant de terminer, revenons rapidement à quelques points intéressant le service en campagne.

Il nous faut chercher à déraciner définitivement l'habitude trop enracinée chez nos patrouilles de foncer toujours à nouveau sur le même ennemi qui lui barre la route. Ce n'est pas comme un taureau furieux qui se précipite tête baissée sur un drapeau rouge qu'elles doivent agir, mais comme un renard qui, ayant flairé le piège, sait allonger ses jambes pour trouver plus loin la voie libre.

Insistons surtout pour que la patrouille ne parte pas *avant de s'être orientée*. L'endroit où elle reçoit sa tâche sera souvent une éminence, par conséquent un point d'où l'orientation sera possible. Si ce n'est pas le cas, il faut qu'elle profite du premier point de vue atteint pour y procéder, faute de quoi elle est fatalement destinée à errer à l'aventure ; les quelques minutes employées à se fixer le terrain dans la mémoire, lui procureront,

au contraire une grande aisance de mouvements et plus de liberté d'esprit.

Dans un pays accidenté comme le nôtre, cette orientation doit se faire chaque fois qu'on a atteint un secteur nouveau et, lors de chaque bond, après la préoccupation de découvrir l'ennemi doit venir celle de chercher son prochain parcours.

Nos sous-officiers doivent aussi apprendre à observer *de loin* ce dont il n'ont encore qu'une très vague idée. C'est une habitude qu'il ne sera pas difficile de leur donner lorsqu'ils seront munis de jumelles, à la condition toutefois que les verres en soient à peu près transparents, ce qui n'est pas toujours le cas avec les instruments, souvent inutilisables, que l'Etat fournit aux officiers.

Il y a encore un point qui frappe souvent, c'est la bienveillance extrême dont font preuve entre elles les patrouilles des partis opposés lorsqu'elles se rencontrent. On se croise, on s'évite à peine, pour un peu on s'excuserait : après vous, s'il vous plaît!

Ce n'est pas tout à fait de la cordialité mais c'est déjà de la courtoisie.

Il n'y a pas grand mal à cela, il est vrai, et on a eu certes cent fois raison de convaincre nos patrouilles qu'elles ont autre chose à faire qu'à se combattre et à se pourchasser les unes les autres. Toutefois, il ne serait pas mauvais, peut-être, de se rapprocher un peu plus de la réalité et d'avertir nos hommes de ce qui les attend en cas de guerre. Les cavaleries étrangères sont assez riches en effectifs pour pouvoir se permettre le luxe de la « chasse à l'homme » et il y a tout lieu de croire qu'elles mettront de l'ardeur dans ce merveilleux steeple chase!

Raison de plus pour travailler toujours davantage à développer la décision et la mobilité de chaque homme. On ne fera jamais assez dans ce sens là. C'est surtout par le cavalier isolé, estafette, patrouilleur, que notre cavalerie jouera un rôle utile en cas de guerre bien plus qu'en tant qu'unité, brigade, régiment ou escadron. A quoi servira l'exploration la mieux comprise, le service de sûreté le mieux dirigé si les rapports arrivent trop tard ou tombent en mains de l'ennemi?

Saluons avec joie tout ce qui sera tenté en vue de rendre le paquetage plus léger et l'homme plus à son aise <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Une diminution de 10 kilog. pour le paquetage est à l'étude.

Continuons à donner à nos cavaliers et surtout à nos sous-officiers des chevaux ayant du sang ; développons toujours plus le dressage dans le sens de la *franchise* et ne cessons pas de répéter à nos soldats que le meilleur moyen de rendre ou de conserver un cheval droit c'est de se montrer soi-même courageux et hardi.

Le cheval le plus franc devient fatalement un dérobard ou un maladroit dans les mains d'un homme craintif.

Les courses avec leur train rapide, leurs obstacles, leurs risques, voilà encore une bonne école pour les chefs de patrouilles et pour les estafettes ! Attirons toujours davantage nos soldats vers ces luttes là ; c'est bien le diable si tant de vie et d'entrain ne produisent pas des fruits !

Faisons aussi des courses de fonds, pas sur la route et à un trot de boucher, mais sous forme de longue patrouille dans un terrain coupé, semé d'obstacles où l'on puisse, où l'on doive galoper<sup>1</sup>.

En attendant je m'aperçois que c'est moi qui m'emballe et il s'agit de serrer la gourmette, c'est-à-dire de terminer ces notes bien décousues et qu'en outre plus d'un trouvera parfaitement inutiles.

Il était superflu nous dira-t-on, de prendre la plume à la seule fin de prouver ce que chacun sait déjà, que le sous-officier de cavalerie ne constitue pas un idéal du genre ; les observations et les desiderata formulés, on les a déjà entendus cent fois !

Et moi je réponds que c'est précisément parce que chacun exhale la même plainte et exprime les mêmes vœux que la preuve est faite que quelque chose cloche, que dès lors la résignation n'est pas de mise et qu'il faut s'ingénier à trouver le remède.

Si donc une discussion pouvait résulter de ces lignes, si celles-ci pouvaient provoquer une étude dont bénéficierait l'arme dont nous sommes si fiers et que nous aimons passionnément, mon but serait atteint.

<sup>1</sup> Voir le raid français de 1905.

H. POUDRET,  
Capitaine de cavalerie.

